

« On a devant chez nous la mer la plus polluée du monde en microplastiques » : la Méditerranée en première ligne de l'urgence écologique

Jessica Stephan

Alors que s'ouvre, du lundi 9 juin au dimanche 13 juin, la troisième conférence des Nations unies sur l'océan à Nice, la mer Méditerranée continue de souffrir des effets des activités humaines et leurs corollaires : pollutions, réchauffement climatique et perte de biodiversité.

La mer Méditerranée concentre tous les symptômes du dérèglement climatique et écologique. La troisième conférence des Nations unies sur l'océan, à Nice (Alpes-Maritimes), du lundi 9 juin au vendredi 13 juin, se veut être une fenêtre ouverte sur la plus grande mer semi-fermée au monde qui compte 46 000 kilomètres de littoral et se situe au carrefour de trois continents.

Véritable « hotspot » de biodiversité aujourd'hui menacée, cette mer très polluée et très naviguée se réchauffe plus vite que les autres océans. Comme à travers une loupe braquée sur cette étendue marine, les effets des activités humaines sur les écosystèmes marins y sont amplifiés.

Une mer saturée de microplastiques

« On a devant chez nous la mer la plus polluée du monde en microplastiques », alerte Jean-François Ghiglione. Le directeur de recherche au CNRS en écotoxicologie a coordonné, en 2014, une expédition scientifique avec la Fondation Tara Océan. Ses conclusions : des concentrations « hallucinantes », 8 % des microplastiques de la planète, soit 1,2 million de fragments par kilomètre carré.

« Dans certaines zones de la Méditerranée, il y a autant de microplastiques que de zooplanctons », explique Jean-François Ghiglione. « Il n'y a pas un poisson, pas un animal en Méditerranée qui ne mange pas de plastiques. Une fois ceux-ci ingérés, ils relarguent toutes les molécules toxiques qu'ils contiennent. » Ces plastiques proviennent à 80 % des terres, c'est-à-dire de nos déchets, dont environ 10 % terminent dans l'environnement, une partie étant charriée par les fleuves jusqu'à la mer.

Parce que les ouvertures sur l'océan sont peu nombreuses, la Méditerranée retient ces microplastiques. « La durée de renouvellement de l'eau, qui entre à Gibraltar avant d'en ressortir, est de 90 ans », détaille le chercheur. Les microplastiques ayant tendance à flotter, ils s'accumulent. D'autant que leur durée de vie est de « plusieurs dizaines, voire centaines d'années », avertit le chercheur. Et ils continuent à se fragmenter : « Pour l'instant, on n'a regardé que cette partie qui flotte, mais en dessous il y a une partie invisible à l'œil. »

Une zone stratégique très fréquentée

Située au carrefour de trois passages maritimes importants, la Méditerranée a parfois des airs d'autoroute : le détroit de Gibraltar, ouvert vers le Pacifique et l'Amérique, le canal de Suez, vers la mer Rouge et l'Asie, et le Bosphore, vers la mer Noire. Des routes commerciales à l'origine de plusieurs pollutions, notamment par les hydrocarbures, avec un risque de marées

noires, et les émissions de gaz à effet de serre (GES) dues au carburant particulièrement polluant des porte-conteneurs.

Selon l'Agence européenne pour l'environnement (AEE), 13,5 % des émissions de l'Union européenne (UE) proviennent du transport maritime. Sachant que 80 % du transport de marchandise mondial se fait par voie maritime, selon l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE). Le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) estimait, dans son dernier rapport, que le secteur émettrait entre 600 et 1 100 millions de tonnes de CO₂ par an.

Dans ce trafic global, la Méditerranée « représente 27 % du trafic maritime mondial et accueille 10 % des croisières mondiales », selon le Programme des Nations unies pour l'environnement (PNUE). « La Méditerranée est la première zone de destination pour les croisiéristes européens et le deuxième marché au niveau mondial. »

Une eau en surchauffe

Le changement climatique n'est pas uniforme, et la région méditerranéenne en est, là encore, un exemple exacerbé, avec un réchauffement 20 % plus rapide que le reste du monde. Si la hausse générale des températures enregistrée en 2024 est de 1,54 degré par rapport à l'ère préindustrielle, dans cette zone elle s'élève à 1,74 degré.

À l'été 2024, des records de température de la surface de la Méditerranée ont été battus, les 30 degrés dépassés au large de la Grèce ou de la Corse. À l'instar de l'atmosphère, les mers connaissent également des canicules. Si ce phénomène ne lui est pas spécifique, la Méditerranée se réchauffe plus rapidement que les autres océans en raison de sa caractéristique de mer semi-fermée. Or, ces canicules marines entraînent une mortalité élevée et des déplacements chez certaines espèces.

Autre conséquence néfaste, le réchauffement des mers affecte leurs capacités à absorber le CO₂. Les océans absorbent 93 % de l'excès de chaleur accumulé dans l'atmosphère, et près de 30 % des émissions de dioxyde de carbone. Fonte des glaces et élévation du niveau de la mer, acidification des océans... Le changement climatique fait peser un risque sur la biodiversité, mais aussi sur les populations littorales.

Dans le chapitre dédié à la zone méditerranéenne de son dernier rapport, le GIEC indiquait que les sécheresses devraient y devenir « plus sévères, plus fréquentes et plus longues ». Autre extrême, l'augmentation de l'évaporation expose la partie nord de la région à un risque accru de pluies torrentielles et d'inondations. Alors que le pourtour méditerranéen est densément peuplé : entre 1960 et 2023, sa population a doublé, atteignant les 540 millions de personnes. 42 millions d'entre elles pourraient être touchées par la montée des eaux.

Pêcher toujours plus

En Méditerranée, les données d'évaluation sur la pêche sont parcellaires. Mais selon l'Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer (Ifremer), moins de 1 % des 18 000 tonnes pêchées en France en 2023 sont issues d'espèces en bon état. « 70 % des populations de poissons de la Méditerranée sont aujourd'hui surexploitées », indique Zoé Lavocat, chargée de la campagne Aires Marines Protégées (AMP) au sein de l'ONG de défense des océans Bloom.

Cette situation résulte notamment de certaines méthodes de pêche, tel le chalutage de fond qui racle tout sur son passage. « Les études estiment qu'un seul trait de chalut tue 20 à 50 % des animaux benthiques (qui vivent au fond des mers - NDLR), détaille Zoé Lavocat. Dans tous les cas, il y a une abrasion, une destruction et des sédiments relâchés. » Au détriment des écosystèmes, et au mépris des règles. « La France viole le droit européen en Méditerranée, déplore la militante. Il y a une obligation de protection pour certaines espèces vulnérables, mais il y a toujours du chalutage dans ces zones. »

L'accord de Kunming-Montréal pour la biodiversité fixe pourtant l'objectif de 30 % d'aires protégées, dont 10 % en protection stricte. « En Méditerranée, des aires marines protégées ont été testées, avec des bénéfices et des résultats exceptionnels », argumente Zoé Lavocat. C'est le cas en Italie ou en Turquie. Car si ces aires protégées permettent aux stocks de se reconstituer, les poissons ne s'y cantonnent pas - le fameux effet « spillover » (de débordement). « Mais ces zones restent des confettis », nuance Zoé Lavocat.

Un foyer de biodiversité menacé par l'activité humaine

Si la Méditerranée ne représente que 1 % des eaux mondiales, elle abrite environ 10 % des espèces connues. Un quart de celles-ci sont spécifiques à cette région. Coraux, grottes, canyons, grand dauphin, tortue caouanne... Cette richesse est cependant menacée par les pollutions, la surpêche et le changement climatique.

Ainsi de la posidonie, une plante marine endémique de la région. Regroupées en herbiers, elles forment des écosystèmes pivots qui accueillent plus 20 % de la biodiversité méditerranéenne : « Ce sont des endroits de ponte, où les juvéniles peuvent grandir, mais aussi d'alimentation et de stockage de carbone, indique Zoé Lavocat. En cent ans, les herbiers de posidonies ont perdu environ 10 % de surface sur l'ensemble du bassin. » Désormais protégés, ils subissent néanmoins les effets de la pêche et de la navigation de plaisance.

La partie orientale de la Mare nostrum fait face à un autre fléau : les espèces invasives. Ces plantes ou animaux introduits dans un milieu dont ils ne sont pas issus ont un impact conséquent sur les écosystèmes. Selon l'organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO), « au moins 900 espèces non indigènes ont été observées en Méditerranée et en mer Noire ». Parmi celles-ci, le très photogénique poisson-lion ou encore le crabe bleu. Un processus de « tropicalisation » dû au changement climatique. Le trafic maritime intense via le canal de Suez est notamment en cause. Une vulnérabilité accrue qui devrait résonner comme une mise en garde pour les décideurs publics.

[Cet article est paru dans L'Humanité \(site web\)](#)